Individu et communauté chez Edith Wharton, *Le Temps de l'innocence* (1920)

Agnès Lachaume d'après not. Bérengère Blasquez et Amélie de Chaisemartin

Intro :

Remarques sur le titre De quelle « innocence » est-il question dans *Le Temps de l'innocence* ?

= celle de May qui donne à leur couple l'image parfaite du bon ton toujours maintenu ? (mais alors quelle découverte à la fin, sur sa lucidité inaperçue par Newland!) ; May encore qui croit être heureuse en sacrifiant tout à ce clan et à ses attentes ?

Chapitre 6 : « la jeune fille qui, ignorant tout, espérait tout, lui apparaissait maintenant comme une étrangère »

= celle de Newland qui croit agir convenablement quand il perd toute possibilité de se trouver en devenant la proie d'une vie conjugale sans saveur? Quand il reste fidèle sous la contrainte (c'est EO qui se refuse à devenir sa maîtresse) ? Quand il croit May incapable de calcul et se laisse manipuler par ses stratégies pour préserver leur mariage et évincer EO ? Mais déloyal, il trahit un être neuf qui espérait vivre à ses côtés, avant de ne lui être loyal que parce qu'Ellen se refuse à trahir l'enfant (innocent?) qui arrive (enfin croit-elle, enfin elle a raison de le croire)

= celle d'une société fermée aux codes parfaitement respectés qui veut se croire bienveillante et sans nuisance ? (bien discutable là encore vue la violence dont elle fera preuve) Ou encore du fait de son aveuglement à saisir que ses valeurs ne coïncident plus avec la réalité en marche et sont de ce fait vouées à disparaître ?

= celle d'Ellen Olenska qui croit innocemment pouvoir divorcer, ou qui ne voit pas la grande violence avec laquelle on s'apprête à la sacrifier ?

-----> Attention à l'ironie contenue dans la mesure où cette « innocence » perdue renvoie à un monde essentiellement factice.

Dessin de petite fille intitulé « L'âge de l'innocence » plaisait à Wharton. D'où le calque du titre dans la traduction plus récente.

Quelle solution pour éviter cette innocence néfaste (innocence : ne fait ni ne sait le mal, pas nocif) ?

Éléments de réponse selon Wharton dans *Les Mœurs françaises* où hommes et femmes se côtoient dans la conversation (cf. dossier) ?

Remarques sur l'onomastique

Les personnages du roman, comme dans les romans de mœurs du XIXe siècle, sont dotés d'une carte d'identité complète, beaucoup plus que chez Eschyle : on connaît leur prénom, leurs vêtements, leur âge approximatif, leur adresse...

Un prénom nous individualise au sein d'une communauté familiale qui nous donne un nom (et qui donne alors aux jeunes femmes le nom de leur époux). [L'onomastique est une branche de la lexicologie ou de la philologie qui a pour objet l'étude des noms propres : leur étymologie, leur formation, leur usage à travers le temps ou encore leur fonctionnement en synchronie. Le terme onomastique vient du grec ὀνομαστική / onomastikḗ, « art de dénommer »]. **Nom propre** : nom qui veut désigner un individu précis. Médor, c'est tel chien. Un chien ou le chien, c'est un **nom commun**. Vos parents ont parfois joué sur l'onomastique en vous prénommant (ce n'est pas la même chose de s'appeler César, Séraphin ou Bob), l'auteur de roman est libre d'inventer même un nom à ses

personnages. Cette liberté fait que cela peut-être intéressant d'en étudier les connotations.

Ici ces éléments ne les individualisent souvent pas, au contraire, ils indiquent leur appartenance à la société du vieux New York. Ainsi, seules de petites différences, de petites nuances, vont pouvoir individualiser les individus (celles auxquelles Balzac est sensible dans la *Théorie de la démarche*).

il y a beaucoup plus de personnages individualisés par un prénom et un patronyme que dans *Eschyle*. Le prénom individualise au sein de la famille. Mais, en réalité, il n'individualise pas toujours car il est parfois le nom de famille de la mère : Newland Archer porte ainsi, comme prénom, le nom de famille de sa mère.-le nom du personnage d'Archer vient peut-être d'Isabel Archer dans *Portrait de femme* (1881) d'Henri James qu'EW admire comme écrivain en plus d'être son amie. Ce personnage est le saisissant portrait d'une femme piégée par son mari manipulateur.

-prénom Newland, terre nouvelle : ironie féroce pour celui qui va se couler dans les conventions !

- May : mois printanier, prénom marial (may est une variante de Mary et évoque le mois de mai, mois de Marie) qui connote pureté virginale (innocence). Elle est d'ailleurs associé au muguet et aux robes blanches, robe virginale de mariée (mode alors récente lancée par reine Victoria). Prêtresse du bon ton, vestale assimilée à Diane chasseresse lors de la compétition. Mais main de fer dans gant de satin blanc (moins perdue qu'Emma Bovary). May : peut-être (peut-être un enfant, parie sur l'incertain).

- Ellen : Hélène de Troie célèbre perturbatrice très belle.

Ces deux femmes sont presque des archétypes !

cf. pour Jules Verne l'an prochain onomastique du Capitaine Nemo (connaissez-vous un autre marin qui s'appelle Personne?)

Sujet en lien avec le thème Individu et communauté : dangers du carcan social de la communauté mondain qui entrave les possibilités individuelles de se trouver et de s'affirmer.

Problématique : *L'individu peut-il s'affranchir des attentes de sa communauté sociale d'origine lorsqu'il entrevoit un cheminement personnel pour trouver le bonheur ?*

I. Le roman reflet de la fin d'un monde

Quelle période ? Celle de l'avènement de l'individu et du déclin de valeurs de communautés fermées

Cadre spatio-temporel du récit :

-le récit débute en 1870 avec le retour à NY d'EO qui fuit son mari et espère divorcer (le comte Olenski violent et infidèle). Elle revient auprès de sa famille qui appartient au clan des puissants, moralement inspiré de l'Angleterre victorienne.

Deux parties AVANT et APRES le mariage Newland et May

Roman divisé en deux livres équilibrés (18 chapitres, 15 chapitres), séparés par l'évt du mariage d'Archer et May + dernier chapitre (le 34^e) constitue un épilogue, 26 ans plus tard (*longue ellipse temporelle*)

Livre I : chapitres 1 à 18 : l'époque des fiançailles (début sur le rite des fiançailles)

Livre II : chapitres 19 à 33. (début sur le rite du mariage et de la lune de miel, cérémonie comme un opéra pour Archer) Après le mariage de Newland et May : désillusion d'Archer, développement de sa passion pour Ellen Olenska

- *Essentiellement à NY (hormis un voyage de noces en Europe, qqs déplacements à Boston, ou qqs séjours à la campagne à Skuyttercliff ou en villégiature en Floride ou à Newport et la fin à Paris*

épilogue avec le chapitre 34. Voilà deux ans que Newland est veuf, père de 3 enfants (Dallas, Mary, Bill) après une vie où il a été « bon citoyen » tout en ayant manqué la « fleur de la vie ». (Rappeler les grandes lignes de l'intrigue à l'aide du plan détaillé distribué)

1. un roman du « Gilded age »

-a. ce roman est le troisième d'EW qui représente de façon **satirique** **la fin d'un monde** après *Chez les heureux de ce monde* (1905) et *Les beaux mariages* (1913). Il s'agit du monde factice qui maintient les préjugés de classe et de genre, monde que la romancière a connu et dont elle a fait partie avant de venir vivre à Paris. A noter : dans les 3 romans les personnages féminins sont incompris et caricaturés dans des discours pré-construits qui leur interdisent l'épanouissement personnel.

-b. Le contexte historique de la diégèse : L'action du roman, antérieure à la période d'écriture (après la Première Guerre mondiale), se passe dans les années 1870. Le récit nous plonge dans **la période dite « de Reconstruction »** aux EU, soit **1865-1877**, qui suit la Guerre de Sécession (1861-65). Le Sud, esclavagiste n'a pas réussi à se séparer de l'Etat fédéral. Le pays a été déchiré par une **guerre civile** de nombreuses pertes humaines et un conflit de valeurs qui a laissé des traces et il s'agit de reconstruire le sentiment de son unité en suivant désormais le modèle imposé par le Nord. Il a été question de **l'unité nationale**. La reconstruction se caractérise aussi par l'intensification de l'expansion américaine vers les terres de l'Ouest : se pose alors la question de l'intégration des peuples autochtones au sein de la nation étasunienne (mais même si tout cela serait intéressant pour notre thème c'est laissé à l'arrière-plan du roman) Les grandes familles new yorkaises (Van der Luyden, Archer, Mingott) témoignent du sentiment d'affaiblissement national par leurs réactions face à l'accueil de l'autre, « *dans un monde où tout chancelle* » (34, p.306). La mère de Newland, tous les ans lors de la *Thanks Giving* profère d'ailleurs des jugements défaitistes sur ce monde où « *tout ne change que pour empirer* » (26 p. 246). Par ailleurs cette période aussi nommée « Gilded age » ou âge doré (expression de Mark Twain et Dudley Warner¹), est marquée par une très grande opulence. La croissance économique et industrielle hisse à des sommets certaines familles qui prennent alors le dessus sur les « vieilles » souches de l'aristocratie ; cette croissance attire aussi un important afflux migratoire d'Europe qui vit dans des conditions de grande misère : on assiste à une concentration de richesse très inégalitaire. On voit toutefois que cette opulence est entamée par la **crise bancaire de 1863-77** dont le roman se fait l'écho avec les personnages conseillés pour des placements boursiers par Julius Beaufort et qui se trouvent subitement ruinés. Voir chapitre 27, 2ème partie. La pseudo honnêteté dont se targuent les vieilles familles face au scandale des placements frauduleux est l'image qu'il faut maintenir à tout prix quand ce monde est en train de disparaître : « *une probité sans tache était le "noblesse exige " du vieux NY des affaires* » (p. 259).

-La fin de ce monde est actée à la fin du roman lorsque Newland, veuf de 57 ans, observe les vestiges de cette époque qui a été balayée en une génération « *Que restait-il du petit monde dans lequel il avait grandi, des principes qui l'avaient dominé et enchaîné ?* » (34, p. 310). Nouveaux temps, nouvelles valeurs à la fin : **Dallas Archer s'apprête à épouser Fanny Beaufort**, fille de Julius B et d'une de ses maîtresses. L'enfant illégitime, loin d'être rejetée est adoubée par la nouvelle communauté des élites qui voit en elle une personnalité vive et sait la valoriser.

1 Mark Twain et Dudley Warner, *The gilded age : a Tale of today*.

2. le temps de l'écriture : un regard sur le passé d'avant la 1ère guerre mondiale

-a. EW écrit en adoptant une distance géographique et temporelle.

Le roman est en effet écrit depuis Paris, juste après la 1ère guerre mondiale. Elle est loin de son NY d'origine et a été frappée par l'extrême violence du premier conflit mondial qui marque la fin d'un monde qui paraît d'autant plus vain désormais. L'écriture a lieu, elle, après la première guerre mondiale : le mot « innocence » du titre pourrait ainsi décrire une forme d'âge d'or, comme une enfance perdue, avant la découverte de l'horreur de la guerre. L'insouciance de ce monde d'avant-guerre et de cette société disparue est évoquée avec nostalgie. En France on parlera rétrospectivement de « La Belle Epoque ».

La structure et le style classiques de l'œuvre, légèrement surannés face aux innovations formelles d'autres œuvres comme celles de Virginia Woolf (anglaise) ou de James Joyce (irlandais), adepte du *stream of consciousness* par exemple dans *Ulysses*) sont en harmonie avec l'évocation de ce monde ancien et désuet. Elle réfléchit donc avec distance à une période de rupture avec les liens d'autrefois (liens communautaires et idéaux traditionnels que l'on avait crus immuables) et de découverte d'un nouveau type d'échanges marchands (émergence de la société capitaliste incarnée par le personnage de Julius Beaufort) et d'obsession pour la possession (la mère d'Archer déplore la « folie de la toilette » p. 247 ; nombreuses descriptions des intérieurs somptueux, notamment lors de l'installation de May et Archer après leur mariage).

* Un roman de mœurs

Genre du roman de mœurs, qui connaît son **âge d'or** au 19^{ème} siècle (mais est remis en question au XX^e siècle), qui décrit le fonctionnement d'une société. C'est déjà rétro, vintage en 1920.

Le roman se passe dans un milieu social bien précis, appelé par le personnage principal « le vieux New York », c'est la haute société composée de vieilles familles qui descendent des marchands et des colons anglais installés au 17^{ème} siècle à l'embouchure de l'Hudson. Les liens de filiation et du sang sont capitaux pour appartenir à cette société : la preuve : le nom de jeune fille de la mère est donné comme prénom au fils aîné pour marquer cette filiation.

Lire le chapitre 7 et montrer que les Van der Luyden apparaissent comme des ombres et leur maison comme un musée : pièces qui témoignent d'un autre temps mais pas destinées à être vraiment utilisées et à vivre. Personnages, eux, ressemblent à des fantômes.

Louis van der Luyden écoute le récit de sa cousine Mrs Archer. Description, encore une fois, des portraits des ancêtres : portrait de Lady Angelica du Lac par Gainsborough, portrait de Louisa par Huntington. [prestige des maisons passe par la décoration de leur maison, par la beauté et le prestige des portraits] Le mari et la femme sont décrits comme identiques, glacés et effacés (cheveux décolorés, teint pâle) : des ombres d'un temps disparu. Des fantômes. P. 69 : « Elle rappelait toujours à Newland Archer un de ces corps pris dans les glaciers, qui gardent miraculeusement les couleurs de la vie. » leur apparence peut rappeler les tableaux du célèbre peintre flamand van der Weyden

Contraste des habitudes anciennes de lenteur avec la vitesse contemporaine p. 70 : « Oui mon père avait horreur de se presser [pour lire le journal]. Mais nous vivons maintenant dans un mouvement vertigineux » Salon envoilé : meubles sous des linges pour être protégés comme des pièces de musée. p.70 : « le salon envoilé qui paraissait à Newland Archer une si parfaite image de l'existence de ses propriétaires ».les Van der Luyden sont présentés comme les rois de cette société, p. 71. Ils arbitrent le bon ton, mais cette fonction leur pèse : auraient préféré vivre retirés.

Les van der Luyden considèrent que les familles doivent soutenir leurs membres, que c'est une question de principe et qu'il faut donc soutenir Ellen, qui par le mariage de Newland avec May, va leur devenir apparenté

Les Van der Luyden décident d'inviter la comtesse à dîner en présence de leur parent, le duc de saint austreys. Les personnages sont déterminés par leur milieu d'appartenance.

Pyramide avec 3 niveaux :

1. Van der Luyden (Dagonnet, Lanning) = ascendances aristocratiques
2. Archer/Newland, Mingott, Chivers, Manson (descendants des pères fondateurs des EU, colons hollandais et anglais, pour la plupart des marchands au XVIIe s)
3. Spicer, Lefferts, Jackson (pas des familles anciennes, mais réussite économique + alliance avec familles connues)

NB Les Beaufort sont en dehors, on leur confie l'argent mais c'est tout.

* Une construction classique

Sujet classique du roman ; un mariage, une tentation d'adultère et manière très classique de présenter les personnages, héritée du roman réaliste, qu'on trouve chez Balzac : description de la maison (environnement) et description physique des personnages, souvent symbolique de leur milieu social et de leur personnalité.

Originalité : ce n'est pas une femme qui est tentée par l'adultère (comme dans madame Bovary) mais un homme, c'est une femme qui écrit d'ailleurs à l'inverse.

De même, construction classique de l'intrigue, linéaire et chronologique, à l'image du caractère désuet de la société décrite.

Unité de temps classique du roman : l'intrigue dure un peu plus de deux ans (au 17^{ème} siècle, on recommande une durée d'un an pour l'intrigue d'un roman), 4 mois le premier livre (de janvier à avril) et deux ans le second avec cependant un saut final dans le temps, au chapitre 34, vingt six ans plus tard, qui constitue une forme d'épilogue.

Unité d'action avec trio amoureux : Archer, May, Ellen.

Unité de lieu : New York, avec cependant quelques voyages brefs.

Commence un soir de janvier 187. A l'opéra. Répétition de la scène deux ans plus tard, chapitre 32 : Archer assiste de nouveau à Faust et May a sa robe de mariée : impression de répétition et de cycle.

b. Un retour sur une époque charnière pour l'avènement de l'individu.

Sentiment de déclin pour les aristocrates qui sentent sombrer les valeurs de leur vieux monde, notamment la soumission de l'individu au groupe. L'individualisme naissant est ainsi une possibilité d'affranchissement pour l'individu toutefois tiraillé par l'abandon des valeurs dans lesquelles il a été élevé (cf Archer). Adeline Archer déplore l'intrusion de nouveaux membres qui affaiblissent la communauté « **chaque plante intrusive qui cherchait à pousser entre les carrés réguliers des gros légumes mondains** » (26, p. 246).

-----> TI relève de ce que Philippe Chardin a nommé « **roman de la conscience malheureuse** », à savoir des romans postérieurs à la 1ère gm qui se penchent sur les décennies qui l'ont précédée dans une insouciance mêlée à un sentiment de déclin et de perte de repères. Les personnages, issus de classes sociales prestigieuses, y vivent des décalages douloureux entre leurs aspirations individuelles et les attentes sociales. Philippe Chardin emploie cette appellation à propos, par exemple, d'*A la recherche du temps perdu* de Proust qui peint la haute bourgeoisie à la fin du XIXe siècle et pendant la guerre. L'écriture mêle nostalgie et regard ironique pour ces périodes absolument révolues où ils traquent des « signes avant-coureurs du déclin ²»

2 Ph. Chardin, *Le roman de la conscience malheureuse*, DROZ, 1983, p. 56.

Ces romans sont aussi, bien souvent ironiques à l'égard de cette société et de ses rites. Ainsi, le mot « innocence » peut aussi avoir une acception négative, celle de l'ignorance. Wharton fait en effet la satire d'une société superficielle et ignorante, repliée sur elle-même et incapable de prédire sa fin. Elle montre les signes annonciateurs de sa fin, comme la montée du capitalisme et des innovations commerciales et technologiques qui perturbent les vieilles traditions, incarnée par les Beaufort, les parvenus.

Le Temps de l'innocence correspond au dernier volet de ce qui pourrait être considéré comme un triptyque dans l'œuvre de Wharton : *Chez les heureux du monde* (1905), *Les Beaux Mariages* (1913) prennent aussi pour sujet la fin progressive d'un monde et la chute de l'organisation aristocratique étasunienne qu'avait connue Wharton pendant sa jeunesse. Ces trois romans critiquent aussi bien la vieille Europe que le « nouveau monde » étasunien (comme dans *Portrait of a lady* de James).

-----> *TI* est à la fois la peinture d'une période révolue, le récit centré sur une communauté fermée et lointaine mais aussi une réflexion universelle sur l'articulation entre la vie intime et la vie sociale

c. les résonances avec la vie de l'auteur

-écriture liée à une période tristesse : suit son divorce (mari neurasthénique, infidèle avec lequel elle ne partage pas grand chose mais difficulté à admettre malgré tout son propre divorce qui contredit les conventions dans lesquelles elle a été élevée) ; correspond à un moment de solitude à Paris rue de Varenne après la guerre traumatisante où elle s'est impliquée pour venir au secours des victimes ; a lieu peu après la mort de son grand ami l'écrivain Henry James. Evocation en partie nostalgique.

-roman qui comporte de nombreux échos autobiographiques : riche et libre (récemment divorcée), E Wharton a plusieurs traits d'Ellen Olenska + le milieu qu'elle décrit est le sien (celui dans lequel elle a vécu jusqu'à son départ à Paris).

-rappel de sa connaissance du français : participe à la traduction de son roman avec Madeleine Taillandier.

II. Une communauté écrasante

1. Une communauté fermée repliée sur ses privilèges

-a. structure sociale pyramidale de la haute société Nyorkaise:

-On peut remarquer la vie en communauté ultra fermée par la généralisation récurrente qui montre que le monde se réduit à l'élite Nyorkaise désignée par « *tout le monde* » (31, 34, 38 etc) ou « *la société de NY* » (p. 48, 64 etc.).

-monde structuré qui remonte à la colonisation américaine. Historique retracé par Adeline Archer : « *respectables commerçants anglais, hollandais, venus aux colonies pour faire fortune et qui réussirent au-delà de leurs espérances* » (p. 66). Société hiérarchisée à l'image inaliénable jusque-là : « *petite pyramide solide et glissante où aucune fissure apparente ne s'était encore produite* » (p. 65, chap 6).

Description à partir de cette mét. filée de la pyramide. Ce sont des **grandes familles** :

***base**= « fondements solides mais sans éclat »= « *gens modestes [...] qui s'étaient élevés au-dessus de leur milieu par des alliances avec des clans dirigeants* » (les Spicer, Lefferts, Jackson)

*« **bloc compact et brillant** »=Newland, Mingott, Chivers, Manson.

*sommet de la pyramide « *aux yeux d'un généalogiste sévère* » (pour qui pas de confusion possible avec le groupe au-dessous). Déf stricte de pureté aristocratique ne concerne que 3 familles, Adeline Archer est insistante sur ce point (« *NY a tjs été une communauté commerciale où 3 familles à peine peuvent se réclamer d'une famille aristocratique dans le sens réel du mot* » p. 66) : les Dagonet, Lanning, Van der Luyden (dans le roman le couple d'Henry et Louisa), « *sorte de dignité royale* », « *reste d'une autorité héréditaire* », « *arbitres sociaux de leur petit monde* » (p. 71 chap 7). Façon de souligner la jeunesse de cette société de colons qui n'a pu établir que depuis peu des lignées enrichies sur le sol américain. **Sorte de distance sur les mythes des origines** que la société amér cherche à se donner dans cette période de Reconstruction. Passage très important (// mythe d'Io brandi par les Danaïdes, sorte de reconstruction poussive afin de se donner une histoire commune avec les Argiens?)

-Force des généalogies retracées avec une extrême précision (// Eschyle, le poids des généalogies pour les Labdacides ou la descendance d'Io pour les Danaïdes). La force du lien de sang garantit des privilèges : « *Etre apparenté aux Manson ou aux Rushworth, c'était avoir « drit de cité » (comme disait Mr Sillerton Jackson) dans la société de NY* » (3, p. 37). Toutefois, même au sein des branches des familles les plus distinguées, il ne fait pas bon se distinguer sous peine de condamner les membres de la famille. La vieille Mrs Mingott autrefois « *Catherine Spicer, sans fortune ni position sociale suffisante pour faire oublier que son père s'était publiquement deshonoré* » (2, p. 30) ; ou encore Ellen Olenska, entachée par l'éducation fantasque de sa tante Menora « *Qu'attendre d'une jeune fille à qui l'on a permis de porter une robe de satin noir le soir de son premier bal ?* » (5, p. 57).

-a. une communauté clanique

-un fort sentiment d'appartenance : Archer emploie parfois le déterminant possessif hypocoristique « son vieux NY » (8, p. 78) pour révéler son attachement aux coutumes un peu ridicules mais pleines de prévenance.

-écriture concomitante au dvpt de ethnologie à laquelle Wharton s'intéresse (dans *Les Beaux Mariages* elle fait référence aux aborigènes exhibés dans les expositions). Elle en reprend en partie le voc : « rites » (p. 51, 53, 61 etc), l' « esprit de corps » (p. 55), les « clans (p. 51, 53, 65 etc), les « tribus » (51, 243, 300).

-Newland repère une « discipline de tribu » (p. 243). En effet, il est impensable de déroger aux règles auxquelles on se doit d'obéir. En un sens la communauté infantilise : être admis par la haute société NY est comparé à la récompense d'« *aller en vacances quand on a été une bonne petite fille qui a bien fait tous ses devoirs* » (propos d'EO 9, p. 89).

-La communauté décrite est d'un raffinement et d'une solidité apparente où l' on se refuse au scandale « *plus à craindre que la maladie* » (33, p.301) et préfère à toute chose la retenue « *tout éclat dénotait un manque d'éducation* » (33, p.301). On considère ainsi qu'il vaut mieux éviter de remuer les sujets sans solution « *Mieux valait se tenir à la surface, à la manière prudente du vieux NY, que de risquer de découvrir une blessure qu'il ne pouvait guérir* » (12, p. 126). Ce qui séduit le plus Archer chez sa jeune fiancée May est d'ailleurs cette connivence dans l'effacement des sujets épineux « *rien ne lui était plus agréable chez sa fiancée que la volonté de porter à la dernière limite ce principe fondamental de leur éducation à tous deux : l'obligation rituelle d'ignorer ce qui est déplaisant* » (3, p. 4).

-La communauté repose sur une endogamie sociale puissante qui paraît faire du mariage de May Welland et Newland Archer un aboutissement. En effet, cette union réunit les 2 clans anciens

principaux : clan des Mingott/clan des Archer chap 5, p. 51. La lutte entre les clans se coagule autour de l'arrivée d'EO : accueillie par son clan mais rejetée par l'autre, Newland qui s'apprête à épouser May se voit jouer un rôle d'intercesseur. **Homogénéité sociale quasi parfaite** (seuls émergent quelques individus arrivés là du fait de mésalliances comme Julius Beaufort qui a épousé Regina ou Mrs Struthers qui vient du peuple cf chap 5, médisances de Sillerton Jackson : elle viendrait de « buvettes de mineurs » avant d'avoir fait des « tableaux vivants » puis d'avoir servi de mannequin pour les affiches publicitaires de cirage de son futur mari).

-la communauté fait preuve d'un « **esprit de corps** » (5, p. 55), d'une extrême solidarité afin de composer une union sacrée indestructible : « *Si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société* » (Mrs Archer à Newland au moment de demander leur appui aux Van der Luyden pour favorise l'intégration d'EO p. 67, chap 6). D'ailleurs, même les plus excentriques snt certes incompris mais pas rejetés s'ils appartiennent au clan : on consulte ainsi Medora (vue comme excentrique par ses fréquentations et son mode de vie) sur le sort d'Ellen ; on fréquente le professeur Emerson Sillerton qui a fait des choix incompréhensibles (devenir archéologue et professeur ! Vivre à Newport et non à NY) mais il est « *une épine au flanc de la société de Newport, une épine dont on ne pouvait se débarrasser, pqc il sortait d'une souche vénérable et vénérée* » (22, p. 218).

-On s'entraide ...mais à quel prix ? Cette communauté qui protège est aussi celle qui détruit, à l'image de cet échange symbolique entre May et Welland
« -Newland ! Fermez la fenêtre ; vous allez mourir de froid.

Il baissa le carreau et se retourna.

« *Mourir de froid ? pensa-t-il ; mais ne suis-je pas déjà mort ? N'y a-t-il pas des mois et des mois que ma vie est pareille à la mort ?* » (30, p. 276).

c. **une communauté aux *habitus* réglés**

déf ***habitus***: marques dans le langage ou les modes de vie le plus souvent inconscientes (car intériorisées), qui sont reprises par un groupe social (il y a de bons *habitus* : la vertu)

a. modes de vie fixés. Le roman en regorge, souvent avec une pointe d'ironie tant ils sont dérisoires mais posés comme des lois indiscutables :

- « *il s'assit, déposa ses gants et son chapeau à côté du fauteuil, selon le vieil usage* » (Henry Van der Luyden chez Mrs Archer, 9, p. 104)
- « *ne jamais paraître dans le monde sans une fleur à la boutonnière* » (1, p. 23)
- « *(à NY on ne laissait pas traîner de livres dans le salon)* » (12, p. 118) : noter parenthèse, regard de Newland sur le salon fascinant d'EO qui dit sa liberté originale.
- « *[en architecture] la pierre brune n'était pas moins de rigueur que la redingote l'après-midi* » (2, p. 30)

b. Idiolecte : langage propre à un groupe social. Reprise récurrente d' « oser », « pénible », « désagréable » (le vieux NY déteste ce qui fait sortir de la retenue et souligne un prob) ou encore « excentrique » ou « bohème » vs « commun » (opposition des exclus entre ceux qui sortent des conventions et ceux qui n'appartiennent pas à l'élite sociale). Tendance à la plainte teintée de mépris vis-à-vis des femmes qui s'écartent de ce qu'on attend d'elles « la pauvre Medora », « la pauvre Ellen », « la pauvre Regina ». Les intonations sont aussi très révélatrices. Lorsque Newland comprend qu'il ne partagera pas l'essentiel avec May, il devient irrité de ces pointes conventionnelles jamais remises en question « *il détestait sa manière de prononcer "intellectuel"* »

et "commun". Il se surprenait à souligner de plus en plus à ses propres yeux certaines façons de May qui le choquaient. En somme, elle avait toujours eu le même point de vue : celui du monde qui les entourait, celui qu'Archer lu-même avait accepté jusque-là, le seul que pût avoir une femme "bien" » (lors du voyage de noces, à Londres, 20, p. 205)

2. Une communauté violente sous un masque de bienséance

a. Le non-dit pesant : jugement et rejet

-Peu de mots, pas de grands discours mais des échanges châtiés où l'interprétation compte. Les sous-entendus sont à saisir au vol afin d'éviter les malentendus (mariage de May et Archer, nous y reviendrons plus loin). Problème de absence de franchise et d'explicitation = « **En réalité, ils vivaient tous dans un monde fictif, où personne n'osait envisager la réalité ni même y penser** » (6, p. 62). En un mot, société hypocrite comme le révèle dès le départ l'acceptation des puissants Van der Luyden en signe d'accueil pour EO alors que la réception des Manson Mingott avait été précédemment refusée par toute la communauté. Même les membres éminents de la communauté comme Mrs Mingott la grand-mère d'EO et de May est victime de cette hypocrisie. On a honte de sa difformité physique sans jamais se l'avouer. On se réjouit secrètement des occasions où l'on peut éviter « l'exhibition de sa monstrueuse personne » (19, p. 190), comme dans la loge d'opéra ou lors du mariage de Newland et May.

-On se scrute, on se juge à tout-va continuellement.

Les hommes n'agissent plus sous le regard des dieux mais celui de leurs pairs (parfois bien médiocres!). Certains sont même spécialisés dans le jugement surplombant : « *La manière dont Mr Jackson faisait valoir chaque syllabe de cette phrase contenait un monde d'insinuations* » (chapitre 5 p. 54). Le même Sillerton Jackson est d'ailleurs incontesté « *sur le chapitre de la famille* » (p. 26) ; quant à Lawrence Lefferts, il est nommé « *le premier arbitre de NY en matière de « bon ton* » ». (p. 26)

L'étiquette tient lieu de loi indiscutable et les membres se surveillent tels « **un aréopage** » p. 77 (conseil des aristocrates athéniens / groupe de citoyens chargés d'établir la justice). Archer le pressent « *L'innocence de Ny n'était-elle qu'une simple attitude ? Sommes-nous des Pharisien ?* » (11, p. 111 : allusion au Nv Testament. Dans la trad chrétienne populaire, être pharisien signifie avoir une pratique ostentatoire mais hypocrite de la religion, par extension, faire croire à une moralité irréprochable bien que fort discutable, Spinoza en parlait par opposition aux saducéens)

-On ne s'ouvre pas aux inconnus ni aux étrangers

Il est ainsi impensable lors d'un voyage de rencontrer et de se lier d'amitié avec des gens extérieurs à la communauté (Janey et Mrs Archer franchiront cet interdit avec Mrs Carfry et sa sœur ; mais May, pur produit de cette société fermée, ne parvient pas à s'intéresser aux gens qu'elle rencontre ni aux choses qu'elle découvre lors de son voyage de noces en Europe, chap 20, au désespoir de Newland qui comprend l'ennui qui l'attend dans son mariage et renonce même à voyager en Italie).

Malgré la provocante sentence de la mère d'Archer « *Nous avons tous quelques chéris dans la racaille* » (3, p. 36), il ne fait pas bon venir d'un milieu subalterne ni se différencier. **Les intrus sont immédiatement ostracisés**, qu'il s'agisse des plus modestes, des dissidents ou des nouveaux riches (voir le portrait mordant de Julius Beaufort, 3, p. 37). A ce propos, le travestissement de l'AVC de Mrs Manson Mingott en indigestion (!) afin d'effacer des membres gênants de la communauté est un sommet de manipulation. L'accident est en effet survenu suite à la visite de Regina Beaufort

venue lui demander de l'aide au moment du scandale financier touchant son mari Julius Beaufort. Le médecin, complice, établit un faux diagnostic qui permet à la communauté de se libérer de sa fidélité à des membres devenus gênants (chap 27).

Le rejet violent d'EO est ainsi longuement préparé à l'insu des personnages, afin de protéger May, produit parfait de leur société

Il comprit qu'elle et lui, avaient été, depuis des mois, le point de mire de regards vigilants et d'oreilles attentives ; il comprit que, par des moyens qu'il ignorait encore, la séparation entre lui et sa complice avait été préparée et obtenue. Maintenant, toute la tribu se ralliait autour de May, et il était entendu que personne ne savait rien, n'avait jamais rien soupçonné. Aux yeux de tous, cette réception ne devait avoir d'autre motif que le désir naturel de May de se séparer affectueusement de sa cousine. (33, p. 300)

-L'individu est soumis à la communauté de ses pairs comme le héros tragique l'est à son destin. D'ailleurs certains mots font signe vers la tragédie comme « *l'inexorable chœur* » qui condamne les Beaufort (27, p. 259). Concernant son mariage, Archer pressent qu'il n'est plus libre de rien mais se laisse faire « *Archer sentait que son sort était fixé. Pour le reste de ses jours..* » (chapitre 9, p. 87). La seule pièce qu'il peut s'approprier est son cabinet de travail. Concernant EO, Mrs Archer souligne « *Pauvre Ellen !...Je me demande quel sort l'attend.* » La réponse d'Archer est terriblement lucide (sans pressentir à quel point elle l'engagera aussi ! Ironie tragique qui le rend victime et bourreau de celle qu'il aime mais aussi de lui-même) « *Celui que nous aurons tous travaillé à lui faire, eût-il envie de répondre* » (16, p. 156).

Même les Van der Luyden dépendent des attentes communautaires et ne sont libres de rien « *Le sort les obligeait à rester les arbitres sociaux de leur petit monde, la dernière cour d'appel du protocole mondain, alors qu'ils eussent préféré vivre dans la simplicité et la réclusion* » (7, p. 71).

-La violence y est donc aussi forte que dans le sacrifice tragique (// René Girard ; malédictions tragiques) même si elle garde l'apparence de conventions honorables et policées :

« *C'était ainsi dans ce vieux NY, où l'on donnait la mort sans effusion de sang ; le scandale y était plus à craindre que la maladie, la décence était la forme suprême du courage, tout éclat dénotait un manque d'éducation* ». (33, p. 301).

-Noter l'ironie mordante des propos de Mrs Archer après le dîner organisé pour le départ d'EO qui scelle son rejet. La notion de « barbare » croisée chez Eschyle est intéressante dans l'antiphrase (Mrs Archer est persuadée de représenter les convenances de son monde policé quand EO a été accueillie puis exclue avec un rigorisme teinté de violence non avouée)

« *May veut que sa cousine dise en Europe que nous ne sommes pas tout à fait des barbares. Elle a raison.* » (chap 33, p. 298).

b. Une communauté patriarcale

*une soumission construite génération après génération

May apparaît à Newland comme « *une pureté factice [adroitement fabriquée par la conspiration des mères, des tantes, des grands-mères, jusqu'aux lointaines aïeules puritaines* » (p. 63)

*Une incompréhension prisonnière des clichés sur les femmes

Newland fait preuve de mauvaise foi. Il est ouvert d'esprit, désireux de voir les femmes s'émanciper (« *les femmes doivent être libres, aussi libres que nous* », p. 61 chapitre 6), mais ne raisonne plus ainsi dès qu'il s'agit de sa propre épouse « *liberté que jamais il n'accorderait à sa*

femme, si un jour elle venait à la revendiquer » (p. 61 chapitre 6). Il la voit d'ailleurs comme « vide de pensées (16, p. 153), emplie d'une « tranquille ignorance » (19, p. 194).

* des cercles sans mélange: fréquentation qui rythme la vie quotidienne des hommes « *Il n'était pas allé à son cercle après l'Opéra -selon la coutume des jeunes élégants* » p. 39. Lieux de discussions mondaines où s'échangent informations et intérêts. La communauté de privilégiés s'y renforce. Mais aucune dimension amicale, intime, sincère n'y est entrevue.

* des rituels immuables clivants : la fin des repas. Les hommes se rendent au boudoir pour fumer, boire et échanger Vs les femmes vont au salon et ne participent pas aux mêmes discussions (chapitre 5 p. 59).

c. Inertie générale de la communauté

c. 1. Immobilisme : la communauté s'arc-boute sur les traditions et refuse le changement.

-les êtres ne changent pas, leur vie est d'une monotonie réglée inaltérable, cf le **portrait de Louisa Van der Luyden peint par Huntington** (« *le peintre attiré de l'aristocratie Nyorkaise*), et « *qui passait pour aussi beau qu'un Cabanel* » (pointe d'ironie p. 68), reste le même à travers les âges « *malgré 20 ans écoulés, il était toujours d'une ressemblance parfaite* » (p. 68). Newland la compare à « *un de ces corps pris dans les glaciers, qui garde miraculeusement les couleurs de la vie* » (7, p. 69).

c. 2. Enlèvement dans la communauté enfermante du mariage

-Archer le sait avant même de se marier : il s'ennuiera fermement « *il songeait à la platitude de l'avenir qui l'attendait, et, au bout de cette perspective monotone, il apercevait sa propre image, l'image d'un homme à qui il n'arriverait jamais rien* » (chap 22, p. 223)

-voyage de noces dans le « *pluvieux désert d'un Londres automnal* » (p. 197 chap 20)

-Durant la cérémonie, soumission totale d'Archer qui n'exerce pas son esprit critique « *C'était la règle : le fiancé devait témoigner de son empressement, en s'exposant ainsi seul aux regards de l'assemblée. Archer se résignait à cette formalité, comme à tues les autres exigences d'un rite qui semblait venir de la nuit des temps* ». (chapitre 19, p. 187).

-c'est dans le positionnement inaltérable dans la lignée qu'Archer se fait piéger. Il reste avec May qui lui annonce sa première grossesse (comme elle a fait semblant d'être sûre de cette grossesse deux semaines plus tôt auprès d'Ellen afin de la faire quitter NY...et Archer). Il formule ses rêves de départ dans le coupé de son épouse qui les mène Ellen et lui au chevet de la grand-mère Mingott (rêves perdus d'avance ! Chap 29).

-Dans la lignée, l'individu n'est plus une personne mais un élément copie conforme de celui après lequel il s'inscrit « *Maintenant, May mûrissait tranquillement, exacte reproduction de sa mère ; mystérieusement, et par suite du même développement, elle tendait à faire de lui un second M. Welland.* » (30, p. 275).

-Décalage cruel entre l'apparence de libéralité et extrême puritanisme de la communauté américaine :

« *La société de NY est un monde bien petit auprès de celui où vous avez vécu... et il est mené, ce petit monde, par qqs personnes qui ont...des idées un peu arriérées...Nos idées sur le mariage et le divorce tt particulièrement...Notre législation favorise le divorce...nos habitudes sociales ne l'admettent pas.* » (12, p. 124).

(même erreur lorsque M. Rivière pense qu'un artiste a plus de chance d'être reconnu aux EU qu'en Europe. Décalage entre image libérale et réalité figée).

-Le mariage est une comédie sociale que l'on joue avec application. La femme de Lawrence Lefferts a totalement intégré les adultères inavouables de son époux au point de porter le masque hypocrite d'une admiration pour son intégrisme moral « il avait si bien façonné sa femme à sa convenance que, malgré les liaisons affichées, elle se plaignait en souriant du "puritanisme de Lawrence" » (6, p. 62).

-Dallas Archer résume tb la fausseté du mariage en décrivant l'absence de dialogue entre ses parents : « *Vous ne vous êtes jamais rien demandé l'un à l'autre n'est-ce pas? Et vous ne vous êtes jamais rien dit [...] un duo de sourds-muets* » (34, p. 314). Un exemple de ces convenances est donné lors du bal des Beaufort où Ellen ne vient pas : May comme Newland font semblant que c'est pour n'avoir pas trouvé de robe adaptée. Dallas une nvelle fois en rend compte avec clairvoyance à la fin du roman « chacun de vous en savait plus long sur ce que pensait l'autre que nous ne savons, nous, sur ce que nous pensons nous-mêmes » (34, p. 314)

3. Une communauté où le luxe est censé compenser l'impossible félicité individuelle

-a. confusion permanente dans les discours entre authenticité des sentiments/correspondance du mode de vie aux préceptes de moralité/ apparences matérielles. Sillerton Jackson incarne ainsi la référence en matière de bon goût et de bon ton mais il n'est intéressé que par les racontards (il « *appliquait à l'investigation des affaires d'autrui une passion de collectionneur et une science de naturaliste* », p. 50) et l'opulence à table (relire chapitre 5 p. 51 lors du dîner chez Adeline Archer où il oppose mentalement les familles où l'on fait bonne chère comme les Lovell Migott et Manson Vs les familles où la discussion est fine mais où on mange mal come chez les Archer et Van der Luyden)

-les nouveaux mariés doivent donner « *un grand dîner avec un chef en extra, deux valets de pied prêtés pour la circonstance, un sorbet à la romaine, des rosés de chez Henderson, des menus dorés sur tranches* ». (chap 33 p. 297).

-le luxe endort la conscience critique qui aurait pu aider Newland à faire des choix plus courageux « *le luxe de la maison des Welland, cette atmosphère chargée du poids de tant de détails jugés indispensables, agissait sur Archer comme un narcotique* » (21, p. 216)

-b. lecture symbolique : les objets (bibelots, vêtements) sont des signes qui indiquent comment l'individu se positionne vis-à-vis de la communauté. Soit il lui correspond pleinement, en adopte les codes et usages, soit il s'en démarque. On peut lire en conyrepoin les descriptions d'intérieurs bourgeois qui abondent, le comble étant le salon de May et Welland surchargé de biblots p. 299 chapitre 33 et, par contraste, le salon si singulier d'Ellen Olenska dans lequel Archer comprend l'ennui qui l'attend avec May, p. 87 chap 9, « *Archer sentait que son sort était fixé* ». La pièce est différente de tout ce qu'il connaît, avec de toiles de peinture italienne, des murs recouverts de damas rouge, peu chargée de meubles et d'objets et avec un parfum oriental différent des parfums à la mode (rose ou violette). Mais elle révèle surtout un goût à part, une personnalité qui a choisi les objets, couleurs et parfums qui lui parlent et disent ainsi qqch d'elle « *Mme Olenska [...] avait su donner un accent personnel à cette pauvre pièce misérablement meublée* ». Idem pour les vêtements avec l'entrée dans le monde en robe de satin noir pour la jeune EO qui semble préfigurer sa différence au sein de la communauté du fait de l'éducation originale par sa tante Menora (chap. p. 57 et chap 16 p. 155)

III. Des individus en quête d'émancipation

1. Des individus enfermés dans leur solitude et leurs désillusions

-Notons que l'écriture d'E Wharton ne donne **pas accès aux pensées individuelles des personnages**, hormis Archer. Le point de vue interne sur ce personnage oscille avec des passages où la narration **ne s'attarde pas sur les intériorités**, façon de révéler le peu d'accès à l'individu permis par une telle organisation sociale qui fait tout reposer sur les conventions et apparences. Seuls les échanges dialogués extrêmement convenus permettent donc de saisir au vol ce qui se trame entre les mots attendus et les non-dits.

-Les consciences individuelles sont ainsi inapprochables « Mrs Archer vivait retirée du monde et l'observait du haut de sa solitude ». Ainsi Newland perd la conscience de son être profond, il « *se heurtait contre les préjugés et les points de vue traditionnels comme un homme absorbé se heurte*

contre le mobilier de sa chambre. Il était absent. Il s'étonnait parfois que les personnes qui l'entouraient pussent s'imaginer qu'il était encore là. » (26, p. 251). Seule Ellen Olenska qui a développé des relations authentiques avec une communauté amicale d'artistes marginalisés par la Haute société vit un solitude paradoxalement pleine (de méditation, de lectures, de retrouvailles avec elle-même) : « *-Vous aimez tant être seule ? / -Oui, puisque mes amis m'empêchent de sentir ma solitude* » (9, p. 88).

-à noter le caractère sombre du roman qui pose la désillusion individuelle comme l'expérience la mieux partagée, même au sein des artistes et intellectuels que le récit tend à distinguer. On peut ainsi se poser la question du renoncement aux idéaux face à l'ascension du matérialisme. Le renoncement est en effet aussi celui des intellectuels qui ne parviennent pas à vivre de ce qu'ils aiment : Winsett aime écrire, ce n'est « pas par goût » qu'il est devenu journaliste mais par nécessité matérielle : « *Né malencontreusement dans un monde fermé aux lettres, il avait une vraie vocation d'écrivain [...] il avait abandonné sa véritable voie et pris une situation de petit rédacteur dans un magazine féminin [...] derrière cette gaieté se cachait l'amertume d'un homme, jeune encore, qui avait lutté et se déclarait vaincu. En causant avec Winsett, Archer constatait le vide, l'inutilité de sa propre vie ; mai celle de Winsett était plus vide et plus inutile encore* » (chap 14, p. 137).

2. La communauté féminine : des portraits singuliers qui déjouent nos attentes

Un contraste de genre très marqué (rappel du caractère patriarcal de la communauté cf I. 2.b) :

les femmes sont élevées pour faire un beau mariage, privées de la liberté de faire des expériences avant leur mariage comme les hommes, observées par le menu (toilettes, coiffures, postures, propos, coutumes)

Mais EW offre une galerie de portraits de femmes plus indépendantes qu'il n'y paraît

-**La mère et la sœur d'Archer** (Adeline et Janey) vivent de façon solitaire et se refusent aux mondanités. Elles voyagent et se cultivent, Janey expose des avis personnels inattendus « *sujette à des envolées inattendues qui montaient de sources romanesques depuis toujours comprimées* » (5, p. 52). Mère et fille ont même désobéi à la règle communautaire en nouant des relations au cours d'un de leurs voyages avec Mrs Carfry et a sœur (qui inviteront Newland et May à un dîner à Londres lors de leur voyage de noces, occasion de la rencontre avec M. de Rivière).

-**Catherine Mingott** passerait pour une excentrique si elle n'avait pas une place sociale aussi distinguée (choix de son quartier, construction et aménagement de sa maison, franc-parler). Elle est bien plus ouverte que ses congénères : notamment dans son acceptation de Beaufort avant le

scandale financier du moins « *nous avons besoin de sang et d'argent nouveaux* » (p. 48). Ses choix de vie la démarquent fortement comme sa maison construite en pierres blanches dans un quartier périphérique au sens où il est loin de Central Park « signe visible de son courage » (2, p. 30)

-**May Welland** : à première vue, pur produit de la haute société et de ses valeurs « *Il n'y a, à aucun point de vue de meilleur parti à NY que May Welland* » (5, p. 54). Elle correspond à toutes les attentes dans lesquelles Newland a été éduqué « *ce produit redoutable du système social dont il fait partie et auquel il croit* » (6, p. 60). Elle paraît forgée comme les femmes de sociétés traditionnelles, pour correspondre aux désirs et se soumettre dans une absolue résignation « *n'existât que pour satisfaire ses goûts personnels, pour qu'il pût exercer sur elle son droit de seigneur, et la briser comme une image de neige.* » (6, p. 63). Mais elle est bien plus forte qu'elle ne le paraît... tant sur le plan physique, sportive athlétique (tir à l'arc) ; que sur le plan de la finesse. Elle se révèle ouverte à la compréhension de la situation (chapitre 16 « *Ne croyez pas que les jeunes filles soient aussi ignorantes que l'imaginent leurs parents... On écoute, on observe ; on a ses sentiments et ses idées* » p. 159 et on comprendra a posteriori ses exigences de sincérité vis-à-vis d'Archer car elle a tout à fait compris son amour pour Ellen Olenska « *Je ne voudrais pas devoir mon bonheur à un tort, à une déloyauté envers une autre* »). Mais elle est aussi une redoutable calculatrice afin de tirer le meilleur à son profit (chapitre 32 elle dit à Archer en parlant d'Ellen

dont elle a provoqué le départ définitif de NY : « *je voulais qu'elle sût que vous et moi, dans tous nos sentiments, nous ne faisons qu'un* » p. 295).

Face à elle, Archer pressent juste « *une femme nouvelle* » (16, p. 161) lorsqu'il la retrouve en Floride, sans comprendre qu'elle a tout saisi de sa passion pour EO. Son fils Dallas lui révélera à la fin du roman son extrême clairvoyance (elle a vu bien plus clair que lui qui se targuait du contraire ! Chap 30, p. 300). Et cet aveuglement qui était le sien l'a certainement empêché d'entrer en relation avec elle, de la connaître véritablement...

On peut observer le poids des non-dits chez ce personnage bien plus fin qu'il n'y paraît. Ex lorsque Newland projette d'aller à Washington pour affaires. Elle a tb compris que c'est pour voir EO. Elle lui dit simplement « Et surtout n'oubliez pas d'aller voir E » (26, p. 254). On attendrait ici une interprétation du peu de mots et du grand silence de May par Newland qui ne s'en révèle pas capable. Son conformisme ne l'a donc pas empêchée de développer une finesse, une sensibilité (comme si cette dimension individuelle résistait tout de même au conditionnement).

3. Deux volontés émancipatrices en contrepoint : Archer et Ellen O.

3. a. Newland ou l'inertie triomphante

-un des rares personnages de son milieu à s'intéresser aux artistes et intellectuels. Il fréquente Winsett « stimulant intellectuel » (14, p. 137) ; il est fasciné par M. Rivière rencontré à Londres et retrouvé à Boston. Il a rencontré Flaubert, les Goncourt, Mérimée : avec lui, il sent « passe un air nouveau » (20, p. 204). Rivière affirme ce que Newland pressent, à savoir que penser librement est la voie d'accès à un épanouissement sans égal :

« *Garder intactes sa liberté intellectuelle, ses facultés critiques, c'est cela, monsieur, qui prime sur tout. C'est pour cette indépendance que j'ai abandonné le journalisme et que j'ai accepté de devenir précepteur. [...] L'air qui circule autour des idées est le seul air respirable* » (20, p. 203)

-C'est ce goût pour la liberté et cet attrait pour la culture qui le font se rapprocher de la Comtesse. Il note chez elle que les livres traînent dans le salon, ce qui ne se fait pas à NY (Paul Bourget, Flaubert, Goncourt) : « *Il sentait qu'elle était femme à changer en lui toute l'échelle des valeurs, et*

comprit qu'il serait forcé de se plier à des points de vue incroyablement nouveaux s'il voulait lui être utile dans ses difficultés présentes » (12, p. 118).

-accès à ses pensées par le point de vue interne révèle souvent la lucidité d'Archer. Il observe les codes sociaux avec distance mais sa **mauvaise foi** est clivante. Il finit toujours par correspondre à l'ordre social par confort, facilité ou lâcheté. Notons cet aveu programmatique dès le premier chap.

Il avait plus lu, plus pensé et plus voyagé que la plupart des hommes de son clan. Isolément, ceux-ci trahissaient leur médiocrité intellectuelle ; mais en bloc, ils représentaient "NY", et par une habitude de solidarité masculine, Newland Archer acceptait leur code en fait de morale. Il sentait instinctivement que, sur ce terrain, il serait à la fois incommode et de mauvais goût de faire cavalier seul. (1, p. 25-26).

-A qqs rares occasions, il ose s'opposer à l'ordre établi (à Mr Jackson chap 5 et à M Letterblair chap 11) mais cela restera sans autre conséquence que l'enfoncer un peu plus dans la voie qu'on lui a tracée. Il le sait dès le départ, posant sur son manque de singularité un regard cruel qui fait de lui un de ces « deux ou trois jeunes gens riches, sans ambition professionnelle » (14, p. 139). Sa résistance « à la stagnation » est un leurre qu'il pressent « *Combien d'autres avant lui, avaient rêvé son rêve, qui graduellement s'étaient enfoncés dans les eaux dormantes de la vie fortunée !* » (14, p. 139).

-La fin du roman révèle à quel point il a dissocié la rêverie fantasmée de sa vie réelle décevante « *il lui avait érigé un sanctuaire qui bientôt était devenu le seul théâtre de sa vie réelle ; là aboutissaient otues ses idées, toutes ses pensées* » (26, p. 251).

3. b. EO ou la saveur amère mais courageuse de la liberté

-EO apparaît dès le début, dans la loge d'opéra comme un individu qui se détache de tous les autres au sein d'une communauté qui les étouffe. Mais, arrivant d'Europe où elle a vécu différemment, EO n'en sait rien : « *inconsciente de l'attention qu'attirait sa toilette originale* »(1, p. 27). Elle est objet ds regards masculins qui jaugent sa présence.

-le goût pour l'art rapproche EO de Newland qui sent combien cette rencontre peut provoquer une révolution dans le cours tracé de sa vie « *elle était femme à changer en lui toute l'échelle de valeurs* » (12, p. 118). Mais contrairement à lui, elle vit au milieu d'eux malgré la réprobation sociale de son milieu : elle vit près « *des gens qui écrivent* » sur la 23ème rue (0, p. 83), elle fréquente des artistes et des « marginaux », elle joue et écoute de la musique ailleurs qu'à l'Opéra seul lieu aristocratie marqueur du bon goût fréquenté par Archer et son milieu, elle va dans les musées et découvre de nvx talents (contrairement à Archer qui ne connaît que les toiles présentes dans les salons distingués de ses pairs)

-la comtesse goûte la solitude dans laquelle elle affine ses goûts et sa personnalité. Le regard scrutateur continuel des autres lui déplaît « *Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule ?* (15, p. 145)

-les lieux qu'elle se choisit parlent d'elle mieux que ses mots qui restent rares. Sa maison modeste mais singulière (rappel/description du salon, des livres, des visites de réprouvés qu'elle y reçoit) + son choix lorsqu'elle est invitée chez les Chivers à Skuytercliff, de préférer la petite maison (lieude révélation de son amour pour Archer qui file retrouver May en Floride pour ne pas se rendre à l'invitation de la Comtesse)

-Il finit par transformer Ellen en image qui devient sa réalité secrète « *Il [avait érigé à Ellen] en son cœur un sanctuaire qui bientôt était devenu le seul théâtre de sa vie réelle ; là aboutissaient toutes ses idées, tous ses sentiments* ». (26, p. 251)

--un personnage résiste : EO. Certes, elle a été défaite « *de sa fortune aussi bien que de ses illusions* » (chap 9, p. 83), mais elle a ainsi trouvé une forme de lucidité qui la rend libre. **Relire le chapitre 29** dans le coupé qui les ramène à NY. Opposition entre la naïveté d'Archer qui cherche « *un monde [...] où nous serons simplement deux êtres qu s'aiment* » et la lucidité d'EO qui sait que le regard scrutateur de la société et de ses conventions est partout « *ils y retrouvaient toujours le même vieux monde qu'ils voulaient abandonner, seulement plus petit, plus mesquin, plus laid* ». (p. 272)

-La métaphore filée de Méduse qui pétrifie est à voir comme une allégorie de la sagesse pour EO qui a vu mais agit en fonction de cela au lieu de rester pétrifiée. Elle représente, au contraire d'Archer, ceux qui ont décidé de ne plus se mentir à eux-mêmes.

« *-Je vois, dit-il enfin : la Gorgone a brûlé vos larmes.*

-Et elle m'a ouvert les yeux. Ce n'est pas vrai de dire qu'elle rend les gens aveugles. A contraire, elle ouvre les yeux tout grands, elle leur coupe les paupières. Et l'on ne connaît plus jamais l'obscurité bienfaisante. » (29, p. 272)

(Attention, suite à cette discussion Archer a entrevu une forme de lucidité mais il ne la retrouvera que par intermittence, cloisonnant ses fantasmes liés à cette rencontre passée et la réalité déceptive du présent auquel il se conforme : « *il pleurait et le n avait gelé ses larmes* » (29, p. 273)

3.c. un pacte voué à l'échec. Relire p. 90-91

Archer découvre à son contact la fausseté de son environnement social et apprend à la décrypter...Ellen Olenska apprend le rôle protecteur de la communauté auquel on ne peut faillir (ce qui la conduira à partir et à sacrifier sa passion !). Elle le comprend dès la première partie « Je ne peux vous aimer que si je renonce à vous » (p. 181)... elle le redit plus tragiquement encore à la fin du roman « *C'est vous qui m'avez fait comprendre que sous l'ennui et l'uniformité de cette vie, se cachent des choses si belles, si nuancées, si délicates, que même celles à quoi je tenais le plus dans mon ancienne vie semblent médiocres en comparaison* » (24, p. 234).

Réponse d'Archer

« *Et vous ? Qu'est-ce que vous croyez avoir fait de moi ?...Oui, de moi, car je suis votre œuvre bien plus que vous n'avez jamais été la mienne. Je suis l'homme qui a épousé une certaine femme parce qu'une autre lui a ordonné de le faire.* » (24, p. 235).

----->EO révèle une **éthique irréprochable** contrairement aux **préceptes moraux puritains brandis mais que personne n'applique** dans la communauté fermée. Elle sacrifie ainsi son bonheur individuel au bien de la communauté, ce qui est est la profession de foi généralisée mais peu suivie en réalité. Elle suit ici ce qu'Archer lui a révélé « **l'individu [...] est presque toujours sacrifié à l'intérêt collectif** » au nom de la protection de la famille et notamment des droits de l'enfant (12, p. 126). EO l'appliquera es partant lorsque May lui annonce être enceinte. Ironie tragique : Newland lui a donné l'argument de son malheur à venir quand elle lui a appris à voir l'hypocrisie de son milieu qu'il se serait montré prêt à renier... Symbole de la clef dans l'enveloppe encore fermée qui est retournée à Archer à la fin= (33, p. 298) : sous-entendu elle refuse la double vie à laquelle il se serait senti prêt (la prendre pour amante, comme pour bcp de cas dans la Hte société puritaine, cf Lefferts ou Beaufort)

Conclusion : roman classique par son écriture et sa composition, *Le TI* offre un regard teinté d'ironie sur un monde en déclin. La haute société Nyorkaise du « Gilded Age » est ainsi revue sous la plume d'une expatriée, certes nostalgique de son univers d'origine qu'elle revoit en pensée depuis Paris, mais surtout acerbe concernant le poids d'une communauté bien-pensante sur les

possibilités d'émancipation individuelle.